



BABEL, MA BELLE
JACQUES LÉVY

Jacques Lévy (né en 1952) a été élève de l'École Normale Supérieure de Cachan (1971–1976). Agrégé de géographie (1974), il participe au lancement (1975) de la revue *Espaces-Temps* qui se consacre à une réflexion interdisciplinaire sur l'épistémologie, la didactique et les théories des sciences sociales ; il est actuellement coordinateur de la rédaction. Spécialisant en géographie du politique, il entre au CNRS comme attaché, puis chargé de recherche (1984–1993). Docteur d'État (1993), il est nommé professeur des universités à Reims (1993–2004). À partir de 1989, maître de conférences puis professeur à l'Institut d'Études Politiques de Paris, il contribue par plusieurs enseignements au renouvellement du rôle de la géographie et des approches spatiales à différentes échelles dans les cursus de cet établissement. Il organise deux séminaires à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS). Il a été professeur (2000–2002) à l'Institut des hautes études d'aménagement et de développement du territoire (IHÉDAT). En 2004, il a été nommé professeur ordinaire à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (ÉPFL). Auteur, seul ou en collaboration, de : *Le Monde: espaces et systèmes*. Paris, 1992. *Europe: une géographie*. Paris, 1997. *Le tournant géographique*. Paris, 1999. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, 2003. *Les sens du mouvement*. Paris, 2004. – Adresse : EPFL ENAC INTER CHOROS, BP 2245, Station 16, 1015 Lausanne, Suisse.

Il n'est pas facile de décrire le paradis.

Car le *Wissenschaftskolleg* est bien un paradis. Un paradis d'aujourd'hui, fait par les humains pour les humains. Où le contact avec l'Autre, compagnon ou hôte, est tout simplement et fondamentalement synonyme de bienveillance. Où l'immortalité se conquiert par

le seul pouvoir des œuvres. Où l'on agit, où l'on se remue, où le décor bouge avec ceux qui y bougent. Un lieu auquel la liberté et l'égalité des individus ouverts sur le monde constituent un horizon crédible, capable de prendre le pas sur les communautés repliées. Un lieu où l'éthique peut espérer l'emporter sur la morale. Une tour de Babel modeste et déterminée, où tous parlent la langue de chacun.

Malgré tout, il n'est pas si facile de décrire le paradis pour la même raison qu'il n'est pas si facile d'y vivre. Le monde extérieur y devient une excroissance de nos désirs, de nos plaisirs, de nos volontés, de nos efforts, de nos rencontres, et on en vient à ne plus être capable de démêler le dedans et le dehors. Le *Wiko* ? C'est moi pendant un an, dit le *fellow*, et il est ce faisant simplement honnête.

Dans la conclusion des *Villes invisibles*, Italo Calvino nous invite à chercher « au sein de l'enfer, ce qui n'est pas l'enfer. » Peut-être convient-il de reprendre la méthode, en l'inversant : qu'est-ce qui, dans le paradis du *Wiko*, n'est pas le paradis ?

Il y a d'abord le *mardi*. Avec le cours d'allemand et le séminaire, suivi du repas en commun, le mardi a un parfum de purgatoire, tout simplement parce qu'il ressemble au monde d'ici-bas. Il faut se lever tôt et avancer durant six heures sur les rails de la contrainte. Pas de recours possible. Seul le destin peut accorder un répit : lorsque la professeure d'allemand était malade, j'ai retrouvé le plaisir fou, dont j'avais oublié la puissance, d'un événement similaire, déjà vécu à l'école ou au lycée. Alors même que ces cours d'allemand m'ont toujours comblé – notamment en me laissant croire, grâce à l'habileté généreuse de nos enseignantes, que j'étais proche de maîtriser cette langue –, j'ai ressenti cette incroyable sensation de détente qui se produit lorsque soudain on peut se déprendre du rôle que l'on avait eu tant de mal, dans la salle de bains ou à la table du petit-déjeuner, à endosser.

Et s'il en est ainsi, s'il en faut si peu pour nous faire basculer dans un système structuré par des obligations et par les conséquences de ces obligations, c'est que nous sommes vulnérables. Nous ne sommes pas encore prêts pour le paradis, nous sommes sujets à des rechutes inquiétantes, il nous faut une formation complémentaire dont l'objectif serait (humblement) de nous réconcilier avec le monde, de nous faire baisser la garde face aux événements dont nous ne sommes que partiellement acteurs.

Cette vulnérabilité se manifeste aussi dans la gestion du temps. En disposant d'un temps libre (provisoirement) infini, le *fellow* découvre presque toujours une réalité terrible : le temps n'est pas « euclidien » ; si on l'étale, il rapetisse. D'abord, tout simplement parce qu'on prend le *temps de traîner*, activité fort utile à la fomentation de la créativité. Pouvoir se penser pensant est un luxe qu'on ressent soudain comme une nécessité absolue. Mais aussi parce

qu'on se met à *faire bien* tout ce qu'on faisait déjà en temps ordinaire, mais mal. Ici, je retrouve un passage de Theodor Adorno sur la naissance de l'École de Vienne, où il explique que ces révolutionnaires-musiciens se voyaient aussi comme de bons artisans, reprenant et polissant sans cesse leur ouvrage avec pour référence le goût (viennois) du travail bien fait.

J'ai perçu cela et, au bout du compte, la déception s'est inversée. Je n'ai bien sûr pas fait tout ce que je voulais faire, mais le peu que j'ai fait me paraît plus solide, plus prometteur de travaux à venir que je ne l'imaginai. Non seulement j'ai avancé mon travail de recherche et de mise en forme sur la ville et l'urbanité, mais j'ai pu aussi explorer, à travers le texte et l'image, les florissantes frontières entre la science et la fiction – un exercice pour moi presque impossible en période « normale ». Le « syndrome du mardi » nous fait approcher son contraire : le temps réinventé.

Il y a ensuite le *Dienstagskolloquium*. Mettez ensemble quarante intellectuels qui ont tous des choses à dire et que la discussion sur les sujets les plus divers passionne. Donnez la parole à l'un deux. Vous attendez à coup sûr des étincelles, de la pyrotechnie même, pourquoi pas ? Vous risquez d'être un peu surpris. L'intervenant lit sagement un texte (même s'il parle dans sa langue maternelle) qui rapporte des phénomènes curieux ou des expériences étranges. Il s'offre quelques menues excursions vers des réflexions plus générales mais l'on doit souvent attendre la phase des questions pour réussir à comprendre en quoi cet exposé aurait pu nous concerner vraiment. C'est que, sauf exception, l'orateur a un autre souci en tête qui exige toute sa concentration : terminer son exposé avant midi. Sans doute instruit par la jurisprudence du *Weißwurst*, qui veut que, si par malheur la sublime saucisse entendait sonner le carillon, elle perdrait soudain toute valeur gustative, le droit coutumier du *WiKo* stipule que, passée cette heure fatidique, les idées les plus percutantes du *fellow* seront immédiatement transformées en un brouet indigeste et automatiquement effacées du procès-verbal.

Dans un groupe de chercheurs aussi divers que celui d'une « classe » du *WiKo*, il existe pourtant des lignes de partage fortes et souples, favorables à la *disputatio* : naturalisme réductionniste ou logiques sociales, structuralisme ou théorie des acteurs, constructivisme réaliste ou déconstructivisme radical, culturalisme ou universalisme, philosophie analytique ou critique littéraire, néo-modernisme ou post-modernisme ... Le marché était, cette année, très ouvert. Comme ces points de vue ont été presque toujours défendus par des porte-drapeaux compétents, qui, en outre, ne prenaient aucun risque pour leur carrière à le mettre en avant, on aurait pu s'attendre à des joutes stimulantes. Ce fut assez rarement le cas. Pour certains, par roulement, le *Kolloquium* fut même l'occasion d'une petite sieste.

Y aurait-il, dans ce formalisme, un écho funeste entre ce qui reste de l'ancien *Wiķo*, très protocolaire, nous a-t-on dit, et un zeste de conformisme du monde universitaire anglo-saxon (qui, pour des raisons linguistiques, domine inévitablement ici), où l'esprit de tolérance peut aller jusqu'à imposer un consensus de façade peu propice au choc des idées ? On se prend à rêver d'un paradis un peu moins circonspect, où les controverses explicites remplaceraient les règles intériorisées.

Mais on se dit bien vite que tout cela n'est, au fond, pas très grave : le *Dienstagskolloquium* n'est pas tout le *Wiķo* et il se passe bien des choses ailleurs, à table, au concert, dans les groupes de travail ou, désormais, dans les parties de baby-foot. Et j'ai fini par comprendre que, au-delà de la productivité du système, c'est toute une *éthique du retrait* que le *Wiķo* met ici en œuvre : l'important, c'est votre travail personnel, dit-il aux *fellows* ; le reste est un rituel par lequel il faut passer, comme le dîner du jeudi ou les conférences du mercredi. L'image d'un centre un peu fragile entouré de périphéries foisonnantes donne une impression un peu trouble mais globalement apaisante : n'est-il pas rassurant que tout n'y soit pas parfait ? Que, avec ses coutumes un peu désuètes mais dépourvues de malignité, l'institution montre qu'elle peut et doit, tout autant que les *fellows*, progresser, qu'elle n'écrasera donc pas ses invités de sa perfection ? Se trouve ainsi écarté l'un des dangers qui guettent tous les paradis : la certitude d'être le paradis.

Il y a enfin *Grunewald* – et nous abordons là un sujet autrement sérieux. Dans ce Capoue de l'Ouest profond, on rencontre, en vraie grandeur, un exemple de *paradis réellement existant* : de nombreuses Maserati, peu de cafés ; beaucoup d'arbres, peu d'humains. Est-ce là un cadre monacal permettant de travailler loin de la mondanité bruyante, pour le seul plaisir des rencontres que la vie de cloître engendre ? À l'expérience on peut en douter, car la ville est là quand même, que tout et tous, le *Wiķo* lui-même avec une force de proposition inégalable, nous invitent à découvrir et à fréquenter. Mais quand nous allons à Mitte, à Kreuzberg ou même sur le Ku'damm, nous disons que *nous allons à Berlin* : c'est accessible mais c'est loin.

Un véritable isolement pourrait être un parti acceptable : il y a de grosses fermes accueillantes dans le Brandebourg et le Mecklembourg. Dans une perspective un peu différente, l'idée de retrouver l'esprit de ces petites villes telles Heidelberg ou Weimar, qui ont tant fait pour la culture allemande et mondiale, pourrait se défendre. Si, au contraire, c'est Berlin-la-métropole que l'on veut, alors il faut l'assumer et ce ne sont certes pas les visages clos des caissières du sinistre *Konsum* de Grunewald qui peuvent faire l'affaire alors que, partout ailleurs dans la métropole, l'amabilité décontractée nous offre sa caresse subtile.

Dans une ville extraordinairement riche, mais qui souffre d'un certain manque de densité, l'exploitation des ressources de l'urbanité demande un peu plus de temps et un peu plus de muscle qu'ailleurs. Si l'on ajoute le handicap de la position marginale de Grunewald, cela devient une mission délicate.

J'ai souffert de ne pas être assez berlinois, de ne pas être assez contraint de parler allemand avec les passants ou les boulangers, de devoir faire un acte volontaire (et même volontariste, lorsque, pendant des mois, le cordon ombilical du S-Bahn était coupé) de ce que j'aurais voulu être une imprégnation passive mais radicale. Ce manque ne m'a pas poussé vers les gens du *Wiko* ou vers mon travail : il a engendré chez moi une paradoxale *Fernweh* dirigée vers Berlin alors même que, vu de loin, on pouvait dire que j'y étais.

J'aimais déjà ce qui est le plus urbain dans l'urbain, je suis maintenant convaincu de ceci : si l'on cherche à établir un cadre de travail efficace et dynamique, quelles que soient les préférences personnelles qu'on puisse avoir à propos de tel ou tel genre d'urbanité, il faut choisir clairement entre le vide et le plein et rejeter les zones intermédiaires, qui cumulent les inconvénients des deux options bien plus que leurs avantages. J'imagine un *Wiko* qui se frotterait à Berlin – comme on frotte du pain à l'ail –, à la gouaille humaniste de cette ville debout.

Le *Wissenschaftskolleg zu Berlin* est une magnifique synecdoque d'Europe et de Monde. Il est un lieu de parole cosmopolite qui donne espoir aux citoyens que nous tentons d'être aussi. Babel, ma belle, sois plus belle encore en n'ayant plus peur de ton ombre, cette belle ombre portée qui est aussi ta force.